

La Belgique Militaire, il y a un demi-siècle (21)

Dans *La Belgique Militaire* No 45 de février 1965, un général retraité, né en 1878, raconte sa carrière d'officier de cavalerie. C'est ainsi qu'on apprend combien la vie militaire au début du XXe siècle était difficile : service de quatre ans, casernes vétustes, lever à 5 heures pour les miliciens, pluie sur les lits à l'Ecole militaire, neuf années de sous-lieutenance ... Mais c'était aussi l'époque des victoires aux concours hippiques en Belgique et à l'étranger pour les officiers de cavalerie.

Devant un whisky, en compagnie du Lieutenant-Général honoraire Maurice Lancksweert

Voilà ma foi, un titre fort surprenant . Le Général Valentin Sottiaux, rédacteur en chef honoraire, se doit de l'expliquer en rédigeant cet article dont voici quelques extraits :

« Y a-t-il meilleur moyen pour connaître les gens que de causer avec eux dans ce moment d'euphorie que suscite un bon verre pris en commun ? C'est à cette astuce que nous pensâmes lorsque l'idée nous vint de faire, comme on dit un peu prétentieusement, une enquête sociologique dans le milieu des anciens officiers.

Ce serait là une occasion de faire parler d'eux, sans effaroucher leur modestie, ceux qui dans la grande famille des officiers, avaient conquis l'estime de leurs contemporains.

La Belgique Militaire ouvre donc ses colonnes à une rubrique d'interviews que nous nous efforcerons de rendre aussi intéressantes et variées que possible. »

* * *

« C'est au débotté qu'il faut saisir le Général Maurice Lancksweert car ses 87 ans ne le gênent nullement pour enfourcher chaque matin son cheval afin de se dégourdir. Sa haute stature est toujours celle qu'on imagine revêtu du dolman à brandebourgs de la « Belle Epoque. » Nous n'aurons pas souvent l'avantage d'interviewer un officier de cavalerie aussi caractéristique de ce que furent ces prestigieux Guides, Lanciers et Chasseurs à Cheval, dont les tenues flamboyantes rehaussaient fêtes et cérémonies aux beaux temps d'avant-guerre.

Candidat à l'Ecole Militaire, après un premier essai malheureux, il s'engagea au 4e Régiment de Lanciers à Gand, où il conquit ses galons de brigadier.

Des casernes vétustes

C'était encore le service de quatre ans à la cavalerie et je vous garantis que la vie, dans ces casernes vétustes était plutôt rude. Levé à 5 heures, on se lavait à la pompe dans la cour. Suivaient le pansage, le manège, l'exercice, et on ne nous ménageait pas.

J'entrai à l'Ecole militaire à la Cambre en 1897 et, le casernement n'y était

guère plus confortable. Il pleuvait parfois dans nos lits. Et la discipline, d'une sévérité telle qu'au cours de ma première année je ne revêtis ma tenue de sortie que lors des traditionnelles levées de punitions. Mais quel esprit de camaraderie dans cette 48e promotion (infanterie et cavalerie). Tenez, un exemple : l'un des nôtres, à la sortie de l'Ecole, avait signé une traite qu'il ne pouvait honorer. Sans que nous ayons connu son nom, sur l'initiative d'un de nos camarades, nous nous cotisâmes généreusement pour tirer d'affaire l'intéressé.

Nous étions sept sur quarante-cinq élèves à passer à la Cavalerie. Mais il y avait concurrence et on nous menaçait parfois de ne pas nous y admettre. En fait, personne n'y passait directement. C'était le Comte de Flandres qui portait le titre de Grand-Maître de la Cavalerie et il exigeait qu'on soit d'abord, pendant quatre ans, « mis à la suite ». Ce qui nous maintenait pendant ce temps aux appointements du sous-lieutenant d'infanterie, c'est-à-dire 2 100 francs par an, au lieu de 2 900. Nous portions toutefois la tenue de régiment de cavalerie dont nous faisons partie. Il nous fallait acheter deux chevaux et le harnachement. Quand on songe qu'un dolman de grande tenue, garni de ses galons entrelacés jusqu'à l'épaule, coûtait 500 francs-or, on s'imagine les difficultés auxquelles certains se heurtaient. J'ai toujours admiré les camarades peu fortunés qui devaient se tirer d'affaire.

Après un an de service, nous allions passer deux années à Ypres. Un entraînement sérieux. Y venaient aussi les artilleurs ainsi que, mais pour quelques mois seulement, les adjoints d'état-major. J'ai fait partie de l'escorte royale lors des déplacements officiels du Roi Léopold II. Il était particulièrement attentif à ce que cette escorte fût impeccable. Nous, qui chevauchions aux côtés du carrosse, il nous fallait maintenir nos chevaux tête contre croupe. D'ailleurs, il observait tout, mais son personnel témoignait pour lui d'un respect et même d'une admiration extraordinaire.

J'eus la chance de remporter de nombreux prix aux concours hippiques, que ce fût en Belgique, en France, en Italie ou en Espagne. Et principalement la Coupe des Nations à Bruxelles en 1910 et à Londres. En 1904, au concours hippique, qui se déroulait dans le grand hall du Cinquantenaire, nous faisons des sauts par quatre, impeccables. Nous nous payâmes le luxe d'en faire un avec commandement « tête à gauche » devant le Roi. Cela nous valut une invitation à dîner au Palais.

Je restai sous-lieutenant, comme tout le monde, pendant neuf ans. Mon souvenir se reporte surtout vers le 2e Régiment de Guides dont le chef de corps, le Colonel Fivé, ancien du Congo et de Chine, était un homme remarquable. On s'y entendait à merveille, mais il faut reconnaître que le mess y était onéreux : droit d'entrée, plus le couvert en argent, cadeaux de mariage.

Vint la guerre de 1914-1918 ; la cavalerie n'a pas combattu réellement à cheval. Déjà à Haelen on eut l'heureuse idée d'éviter les sacrifices, contre un ennemi supérieur en nombre, en faisant combattre les cavaliers à terre. Mais ne négligeons pourtant pas l'efficacité de ce qu'on appelait les « reconnaissances d'officier », lesquelles, poussées en territoire allemand, permirent à notre Etat-

Major de déceler devant le front belge des masses importantes que les Français se refusaient à admettre. Le Général Galet - un homme que j'ai beaucoup admiré - disait : « La cavalerie n'aurait fait que cela, elle aurait mérité tout ce qu'elle a coûté. »

Au service du Roi Albert

Quant à moi, je restai jusqu'en 1917 attaché à la Maison militaire du Roi Albert où je fis un peu de tous les métiers. J'eus notamment l'occasion de préconiser La Panne comme lieu d'installation de Leurs Majestés. Lorsque je demandais un commandement, le Roi rétorquait que la guerre serait longue assez pour permettre à tout le monde d'y participer activement. Le fait est qu'en 1918, à l'offensive finale, je parvins à me faire blesser deux fois à la tête de mon escadron, sans préjudice d'un manteau troué comme passoire.

La paix revenue, je reprends la vie de garnison. En 1919, une chute de cheval me fracture le bassin. A cette occasion, la Reine Elisabeth me témoigna sa bienveillance coutumière et, avec l'extraordinaire dévouement des infirmières de guerre qui exerçaient encore, je m'en tirai sans mal. Pour la suite de l'entre-deux-guerres, je garde la fierté d'avoir été chef de corps, d'abord du 1er Lanciers à Beverlo, puis à Spa et, pour finir, du 2e Lanciers à Bruxelles.

Ayant eu une vie si variée, j'ai le souvenir de certaines émotions particulièrement vives. Mais je me complais surtout à évoquer trois émotions heureuses. La première à l'occasion de nos retrouvailles avec ma femme en 1918 ; la seconde : le retour d'un de mes fils, officier de cavalerie, rentrant en 1944 avec la Brigade Piron. Enfin, l'accueil récent, à l'aéroport, de mon petit-fils, Patrick Nothomb, après ses aventures héroïques comme consul à Stanleyville. Quant la motorisation de la cavalerie vers 1935, inutile de se rebiffer. C'était inéluctable. Mais quels regrets ! «

Les titres ont été ajoutés au texte de *La Belgique Militaire*.

(à suivre)

Fernand Gérard